Images et portraits de bibliothécaires, littérature, cinéma

Marianne PERNOO
Conservateur à la bibliothèque de Gerland, Lyon

Il est étonnant de voir à quel point le personnage du bibliothécaire est à la fois abondamment traité dans la littérature et au cinéma et globalement méconnu dans sa représentation. Il y a là un paradoxe : l'écrivain est passionné par le commerce des livres et beaucoup d'écrivains se sont frottés aux métiers du livre : imprimeur-libraire, journaliste (Gautier), fondeur de caractères (Balzac) et même bibliothécaire. Et cependant le métier de bibliothécaire semble toujours décrit de l'extérieur et fait l'objet d'une méconnaissance qui peut aller jusqu'à la caricature.

Le littérateur Charles Monselet n'a-t-il pas affirmé, dans *La Bibliothèque* paru en 1859, l'axiome suivant : « Tout bibliothécaire est ennemi du lecteur » ? Comment souscrire à cette charge, un exemple parmi tant d'autres, mais qui a la triple force de se présenter comme un témoignage, d'être récent et d'émaner d'un grand écrivain : « Le bibliothécaire était un rustre incompétent, insolent et d'une laideur éhontée, placé sur le seuil pour effrayer par son aspect et son aboiement les candidats à l'entrée » ? C'est Primo Levi qui parle, un lettré et un ami des bibliothèques s'il en est, et ce sont des souvenirs autobiographiques puisqu'il s'agit du *Système périodique*[1]. Voilà pour l'homme.

Et pour la femme bibliothécaire, autre aimable description du même auteur : « Mademoiselle Paglietta, la malheureuse, n'était guère moins qu'un *lusus naturae* : elle était petite, sans poitrine et sans hanches, cireuse, rabougrie et monstrueusement myope. […] Paglietta me demanda pourquoi je voulais précisément le Kerrn, elle voulut voir ma carte d'identité, l'examina d'un air malveillant, me fit signer sur un registre et ne m'abandonna le volume qu'à regret. »

Et comble, même ceux qui aident vraiment le lecteur, bien forcé de reconnaître que l'espèce existe, sont mal vus : ce sont des fous, des monomaniaques du rangement.

Christian POSLANIEC, *Les Fous de Scarron*, le Masque, 1990 :

> « Je me trouve face à face avec le responsable de la bibliothèque en personne. Il a l'air affable et calme mais, après lui avoir dit ce que je cherche, je découvre que j'ai affaire à un passionné masqué. Le Zorro des parchemins et des incunables. […] Il doit connaître par cœur l'emplacement de tous les livres – c'est effarant à penser – car il s'arrête sans la moindre hésitation au milieu d'un rayonnage de vingt mètres, tend la main avec précision, et en sort un grand livre plat, relié pleine peau, qu'il me tend. Je le

[1] Primo LEVI, *Le Système périodique*, Turin, 1975 ; Paris, Albin Michel, 1987 pour la traduction française.

> prends avec délicatesse. […] Je feuillette le volume qui ne comporte que quelques pages. […] Je lève les yeux sur le bibliothécaire en chef. Il regarde les tranches des livres proches et a l'air en extase. Un passionné, indubitablement »

Nous sommes des personnages de comédie, des cibles de caricature, les mal-aimés des lecteurs à qui nous fournissons leurs livres, des spectateurs à qui nous offrons leurs films du vendredi soir. Tout le propos de mon intervention sera de démêler à qui la faute et de voir comment inverser la tendance.

Les bibliothécaires et leur image

Il semble que tout ait été dit sur le sujet. Les bibliothécaires s'intéressent à leur image en littérature et au cinéma, et de nombreux bilans ont été faits, avec annexes, index, bibliographies et catalogues, de sorte que ce travail que j'espérais original est déjà en soi une compilation de bibliothécaire. Ces bilans dressés par la profession se rapportent aux images des bibliothèques dans toutes leurs dimensions, donc aux bibliothécaires, hommes et femmes, jeunes tendrons et vieilles barbes.

- Ouvrage en français :

Anne-Marie CHAINTREAU et Renée LEMAÎTRE, *Drôles de bibliothèques... : le thème de la bibliothèque dans la littérature et le cinéma*, 2e éd. revue et augmentée, Paris, Éditions du Cercle de la Librairie, 1993.

- Autre ouvrage :

The Image of the Library. Studies and Views from Several Countries, Collectional Papers/ed. Valeria D. Stelmakh, SI : IFLA ; Haïfa, University of Haïfa Library, 1994, 195 p., 24 cm, ISBN 965-222-552-5.

Cet ouvrage est un recueil de neuf articles en anglais, présentés par la table ronde « Recherches sur la lecture », au cours de plusieurs congrès de l'IFLA. Ils donnent un aperçu de la recherche dans le domaine de l'image de marque des bibliothèques, en particulier en Europe de l'Est.

Compte rendu par Marielle de MIRIBEL dans le *Bulletin des Bibliothèques de France*, t. 41, n°1, Paris, 1996, [en ligne] http://bbf.enssib.fr [mars 2007].

- Séminaire :

Monika BARGMANN, Nadine FRIEDRICHS, Julia HELLMICH, Meike SCHRÖDER, „Bibliothekarinnen und Bibliothekare in Belletristik und Film”, Seminararbeit für das Seminar „Die Rolle der Frau in Bibliotheken und Informationseinrichtungen”, http://www.bui.haw-hamburg.de/pers/ute.krauss-leichert/Aktiv fh/Glow/text/Literatur.Film.pdf [2004].

Bibliographie, avec de nombreuses références en ligne (anglo-saxonnes et allemandes principalement) :

BibliothekarInnen in Belletristik & Film (zuletzt aktualisiert am 3. November 2003, Hinweise an Monika Bargmann), http://www.infomanager.at/biblio/berufsbild/berufsbild-belletristik.html [2004] (7 pages de références sur ce portail renvoyant souvent à d'autres listes).

Une image peu flatteuse

L'ouvrage *Drôles de bibliothèques* se structure comme suit :

- la bibliothèque dans les œuvres de fiction : romanciers et bibliothèques, une guerre contre les forces de l'oubli, bibliothéconomie romanesque, portraits, rêves et cauchemars ;
- choix de textes ;
- bibliographie et filmographie.

Voici un extrait du compte rendu qu'en fait Marielle de Miribel dans le Bulletin des bibliothèques de France :

> « Anne-Marie Chaintreau et Renée Lemaître ont brossé, à travers l'analyse de mots-clés, un tableau des bibliothèques et des bibliothécaires, tels que cinéastes et écrivains les ont décrits : rats, poussière, échelles, silence, cimetières, labyrinthe, puis bibliothécaires sexy, *executive women*, détectives, célibataires...
> John Frylinck donne à voir l'image flatteuse des bibliothécaires à travers les yeux des auteurs en veine d'inspiration. Avec leurs lunettes sur le nez, ils sont par leurs défauts physiques des caricatures de choix, affublés de déficience sexuelle et de fragilité mentale. Leur avidité de lecture est égale à leur haine du prochain, et dans leur zèle, certains vont, le week-end, jusqu'à inventorier leur réfrigérateur. “Silence !” est leur devise. »

Quelques constatations personnelles

Jusqu'au XVIIIe siècle : les garants de l'ordre

Le métier de bibliothécaire n'existe pas vraiment en tant que tel : les fonctions liées à la tenue d'une bibliothèque apparaissent comme le prolongement de sa constitution et de sa fréquentation, par l'université ou par l'institution religieuse qui la détient. Une grande complicité naturelle unit ceux qui écrivent les ouvrages à ceux qui les rangent en bibliothèque ; en fait ce sont les mêmes, et ils s'entendent pour perpétuer l'identique en le faisant croître et multiplier. Ils sont souvent décrits sans tendresse par les tenants de l'ordre nouveau : le même clerc prisonnier d'Aristote, le même érudit prisonnier de son érudition écrit les ouvrages, les enseigne et les met en rayon. Anonyme chez Rabelais, le bibliothécaire tonsuré de la librairie de Saint-Victor (*alias* Sainte-Geneviève) transmettra sa manière d'accumuler les références à un Thomas Diafoirus, puis à un Pangloss, étudiants sans génie qui ont intériorisé leurs catalogues et l'enseignement de leurs aînés jusqu'à pouvoir les réciter par cœur. Sans être bibliothécaires (l'un est médecin, l'autre précepteur), ces deux derniers sont tout naturellement désignés pour en assumer les fonctions, puisqu'en les choisissant l'institution est assurée de perdurer à travers eux dans un confortable immobilisme intellectuel. Ces trois personnages en effet ont un trait de caractère commun : ils sont imperméables au changement. C'est cette image-là du bibliothécaire qui nous a été transmise. Il n'est pas indifférent sans doute que le bibliothécaire soit justement la cible de ces écrivains qui ont passé leur vie à se battre contre la censure. D'un côté ceux qui prennent les risques d'une pensée autonome, de l'autre les gardiens obtus de l'ordre établi, bien à l'abri au milieu d'une montagne toujours grandissante de références autorisées.

Rabelais oppose le clerc obscurantiste à l'imprimeur, à la fois gardien et propagateur des livres de la bibliothèque de Saint-Victor (voir *Pantagruel*, ch. 7, d'après l'édition princeps de 1532).

Le 3 novembre 1532 paraît à la Foire de Lyon *Les horribles et épouvantables faits et prouesses du très renommé PANTAGRUEL, Roi des Dispsodes, fils du grand géant GARGANTUA*, d'un certain ALCOFRIBAS NASIER. Il est publié par Claude NOURRY, dit le PRINCE. Le 23 octobre 1533, Beda[2] et les théologiens de la Sorbonne condamnent le *Pantagruel*, mais Rabelais est protégé.

[2] http://www.renaissance-france.org/rabelais/pages/beda.html [mars 2007].

Le premier décret royal de censure, datant du 13 janvier 1535 (le roi François Ier fait interdire toute impression de livres en France sans autorisation), se met en place sous la pression des théologiens.

Comment Pantagruel vint à Paris.

> « Et trouva la librairie de sainct Victor fort magnifique, mesmement d'aulcuns livres qu'il y trouva, comme Bigua salutis, Bragueta iuris, Pantoufla decretorum, Malogranatum viciorum, Le Peloton de theologie, Le Vistempenard des prescheurs, composé par Pepin, La Couillebarine des preux, Les Hanebanes des evesques, Marmoretus de babouynis & cingis cum commento Dorbellis, Decretum universitatis Parisientis super gorgiasitate muliercularum ad placitum, L'apparition de saincte Gertrude à une nonain de Poissy estant en mal d'enfant, Ars honeste petandi in societate per M. Ortuinum, Le moustardier de penitence, Les Houseaulx, alias les bottes de patience, Formicarium artium [, De brodiorum usu et honestate chopinandi, per Silvestrem prieratem Iacopinum, Le beline en court], Le cabatz des notaires, Le pacquet de mariage, Le creziou de contemplation, Les faribolles de droict, L'aguillon de vin, L'esperon de fromaige, Decrotatorium scholarium, Tartarerus de modo cacandi [, Les fanfares de Romme], Bricot de differentiis soupparum, Le Culot de discipline, La savate de humilité, Le Tripiez de bon pensement, Le Chaudron de magnanimité, Les Hanicrochemens des confesseurs, Les Lunettes des romipetes, Maioris de modio faciendi boudinos, La cornemuse des prelatz, Beda de optimitate tripatum, [La complainte des advocatz sus la reformation des dragées. Des poys au lart cum commento. La profiterolle des indulgences. Aristotelis libri novem de modo dicendi horas canonicas. Iabolenus de Cosmographia purgatorii. Questio subtilissima, Utrum Chimera in vacuo bombinans possit comedere secundas intentiones, et fuit debatuta per decem hebdomadas in concilio Constantiensi.], Le Maschefain des advbocatz, [Barbouillamenti Scoti. La ratepenade des Cardinaulx. La gaudemarre des neuf cas de conscience], Le Ravasseux des cas conscience, Sutoris adversus quendam qui vocaverat eum friponnatorem, et quod fripponatores non sunt damnati ab ecclesia, Cacatorium medicorum, Le Ramonneur d'astrologie, Le tyrepet des apotycaires, le Baisecul de chirurgie, Antidotarium anime. M. Coccaius de patria diabolorum, dont les aulcuns sont ià imprimez, et les aultres l'on imprime de present en ceste noble ville de Tubinge. »

Voltaire, dans *Candide* (ch. 30), nous présente la figure de Pangloss, un érudit imbécile et hors sujet :

> « Candide, en retournant dans sa métairie, fit de profondes réflexions sur le discours du Turc. Il dit à Pangloss et à Martin : "Ce bon vieillard me paraît s'être fait un sort bien préférable à celui des six rois avec qui nous avons eu l'honneur de souper. – Les

> grandeurs, dit Pangloss, sont fort dangereuses, selon le rapport de tous les philosophes : car enfin Églon, roi des Moabites, fut assassiné par Aod ; Absalon fut pendu par les cheveux et percé de trois dards ; le roi Nadab, fils de Jéroboam, fut tué par Baaza ; le roi Éla, par Zambri ; Ochosias, par Jéhu ; Athalia, par Joïada ; les rois Joachim, Jéchonias, Sédécias, furent esclaves. Vous savez comment périrent Crésus, Astyage, Darius, Denys de Syracuse, Pyrrhus, Persée, Annibal, Jugurtha, Arioviste, César, Pompée, Néron, Othon, Vitellius, Domitien, Richard II d'Angleterre, Édouard II, Henri VI, Richard III, Marie Stuart, Charles Ier, les trois Henri de France, l'empereur Henri IV ? Vous savez... – Je sais aussi, dit Candide, qu'il faut cultiver notre jardin. – Vous avez raison, dit Pangloss : car, quand l'homme fut mis dans le jardin d'Éden, il y fut mis *ut operaretur eum*, pour qu'il travaillât, ce qui prouve que l'homme n'est pas né pour le repos. – Travaillons sans raisonner, dit Martin ; c'est le seul moyen de rendre la vie supportable." »

La référence au docteur Pangloss est d'ailleurs explicite dans cette description tirée d'un roman pour enfants, *Mini Hocker se shoote*, de M.E. Kerr[3] : « Il y avait toujours celles [les bibliothécaires] qui savaient vraiment, mais vraiment, où tout se trouvait, qui donnaient la réponse à toutes les questions possibles et imaginables, et possédaient une science à faire rougir et étonner Socrate, Platon, Salomon et le Dr Pangloss. » Mais la notion de conformisme intellectuel a disparu.

Au XIXe siècle : un métier protégé plutôt que véritablement lucratif

Une place paisible et convoitée

L'institution ou la mairie distribuent les postes en procédant par nomination personnelle. Au détour de courriers et de récits, on mesure les luttes d'influence pour obtenir ces fonctions mal rémunérées mais tranquilles, qui peuvent servir d'appoint à d'autres métiers comme celui de répétiteur de collège. Les témoignages d'écrivains concordent, celui de Balzac comme celui de Flaubert dans sa correspondance (son ami Louis Bouilhet a été nommé directeur de la bibliothèque de Rouen).

Pour hommes de petite condition

Balzac, dans *Louis Lambert* (1832), nous propose cette figure de bibliothécaire :

> « Mon répétiteur, bibliothécaire du collège, me laissait prendre des livres sans trop regarder ceux que j'emportais de la bibliothèque, lieu tranquille où, pendant les

---

[3] M. E. Kerr, *Mini Hocker se shoote*, New York, 1972; Paris, L'École des Loisirs, 1990.

récréations, il me faisait venir pour me donner ses leçons. Je crois qu'il était ou peu habile ou fort occupé de quelque grave entreprise, car il me permettait très-volontiers de lire pendant le temps des répétitions, et travaillait je ne sais à quoi. »

La tradition d'allier ces deux fonctions est établie depuis longtemps :

« En l'an 1665, un certain Daniel Wilhelm Möller, professeur et bibliothécaire à Altorf, se trouvait à Colmar où il était précepteur du fils du bourgmestre Maggi.[4] »

Au mieux, on constate **une certaine transparence de la fonction.** La bibliothèque existe, mais pas le bibliothécaire (dans l'ensemble de l'œuvre de Balzac, on trouvera treize références, toujours très courtes, au bibliothécaire, selon la concordance de Kazuo Kiriu disponible sur le site de la Maison de Balzac[5], alors que le terme de bibliothèque fait l'objet de cent trente références). Le bibliothécaire n'est pas intéressant à décrire. À la limite, Balzac le décrit par son chapeau – à l'image de Flaubert qui décrira l'élève Charles Bovary par sa casquette –, comme le montre cet extrait des *Comédiens sans le savoir* :

« Il prit un chapeau, bas de forme et à bords larges.

– Voici l'ancien chapeau de Claude Vignon, grand critique, homme libre et viveur... Il se rallie au Ministère, on le nomme professeur, bibliothécaire, il ne travaille plus qu'aux *Débats*, il est fait maître des requêtes, il a seize mille francs d'appointements, il gagne quatre mille francs à son journal, il est décoré... Eh ! bien, voilà son nouveau chapeau.

Et Vital montrait un chapeau d'une coupe et d'un dessin véritablement juste milieu.

– Vous auriez dû lui faire un chapeau de polichinelle ! s'écria Gazonal. »

Le bibliothécaire peut aussi être un petit prêtre sans vocation. Dans *Le Rouge et le Noir*, Julien Sorel trouve par protection une place de bibliothécaire chez Monsieur le Marquis de la Môle.

Luttes d'influence

On devient bibliothécaire par les femmes, quand on est jeune et joli garçon.

Dans *La Muse du département*, Balzac nous donne à lire les conseils d'une femme, Madame Schontz, à Lousteau, un jeune viveur auquel elle porte beaucoup d'intérêt :

« Tu te feras nommer, par le crédit de Camusot, bibliothécaire à un Ministère où il n'y aura pas de livres. Eh ! bien, si tu places ton argent en cautionnement de journal, tu

---

[4] Clemens BRENTANO, *Les Trois Noix*, 1817.
[5] http://www.v2asp.paris.fr/musees/balzac/default.htm [mars 2007].

auras dix mille francs de rente, tu en gagnes six, ta bibliothèque t'en donnera quatre... Trouve mieux ? »

De même dans les *Illusions perdues* :

« Il est beau, il est jeune, il aurait noyé cette haine dans des torrents d'amour, il devenait alors comte de Rubempré, la seiche lui aurait obtenu quelque place dans la maison du roi, des sinécures ! Lucien était un très joli lecteur pour Louis XVIII, il eût été bibliothécaire je ne sais où, maître des requêtes pour rire, directeur de quelque chose aux Menus-Plaisirs. Ce petit sot a manqué son coup. »

On peut aussi le devenir par recommandations provinciales et trafic d'influence, comme le montrent ces deux lettres de Flaubert extraites de sa *Correspondance* :

À Maxime du Camp, Croisset, 23 juillet 1869.

« Mon bon vieux Max, j'éprouve le besoin de t'écrire une longue lettre ; je ne sais pas si j'en aurai la force, je vais essayer. Depuis qu'il était revenu à Rouen après sa nomination de bibliothécaire, août 1867, notre pauvre Bouilhet était convaincu qu'il y laisserait ses os. Tout le monde – et moi comme les autres – le plaisantait sur sa tristesse. Ce n'était plus l'homme d'autrefois ; il était complètement changé, sauf l'intelligence littéraire qui était restée la même. Bref, quand je suis revenu de Paris au commencement de juin, je lui ai trouvé une figure lamentable. »

À Sainte-Beuve, vendredi matin (23 juillet 1869).

« Quant à moi, qui conduisais le deuil, j'ai fait bonne figure jusqu'aux discours, exclusivement. J'aime la littérature plus que personne ; mais je veux qu'on me la serve à part. J'ai passé par de jolis moments depuis lundi matin ! N'en parlons plus. Quant à ce brave Monselet[6], que mon pauvre Bouilhet aimait beaucoup, je ne demanderais pas mieux que de lui être utile. Mais on nommera à cette place de bibliothécaire ou une “brute de la localité”, ou un jeune paléographe de Paris. Mon frère était le camarade de collège de Verdrel, le maire qui a nommé Bouilhet. Ledit Verdrel est mort et non remplacé. La nomination en question va donc dépendre du corps municipal. Je crois que l'archevêché s'agite. Bouilhet avait eu du mal à être nommé. On lui avait fait promettre qu'il habiterait Rouen toute l'année. C'était une condition. J'aimerais mieux voir à la Bibliothèque notre ami Monselet que tout autre. Mais je crois qu'il n'a aucune

[6] Note biographique et culinaire sur Moncelet : « Charles Pierre MONSELET (Nantes 1825-Paris 1888). Ce journaliste, poète et écrivain, ami de Beaudelaire a écrit notamment *La Cuisinière poétique* (1859) en collaboration avec A. Dumas, Banville, T. Gautier. En 1858 il fit paraître chaque dimanche *Le Gourmet*, baptisé “journal des intérêts gastronomiques” ; cette feuille éphémère fut ensuite reprise sous le nom d'*Almanach gourmand*, emprunté à Grimod de la Reynière dont elle se voulait la continuatrice ; il parut en 1861 et 1862, puis de 1866 à 1870. Il était ami avec de nombreux restaurateurs de l'époque qui lui dédièrent des recettes toujours riches et dont certaines ont en commun les fonds d'artichauts et les truffes », http://www.gastronomie-en-perigord.info/histoires/monselet.htm [2004].

> chance. Voilà. Je ne sais pas, entre nous, si Frédéric Baudry n'a pas envie de cette place. (Dans ce cas-là, vous comprenez, je ne puis rien faire pour Monselet. Sinon, tout ce qu'il voudra.) Baudry s'était mis sur les rangs, puis s'était retiré, Monselet se présentant. Je n'en puis plus de mal de tête, car je suis surchargé d'affaires. Je vous embrasse. »

Des postes prestigieux

Un réel prestige est cependant attaché à la fonction dans les grandes bibliothèques – la Mazarine, l'Arsenal – au point que certains postes existent dans ces bibliothèques avec la définition de postes non rémunérés. C'est ainsi que Marcel Proust a été bibliothécaire à la Mazarine de 1895 à 1900, sur un poste non rémunéré, pour faire plaisir à son père ou plus exactement pour lui faire croire qu'il avait un métier. En fait il y passait une fois par an pour renouveler sa prise de poste, avant d'accepter la démission que le ministère de l'Instruction publique lui a signifiée au bout de cinq ans après enquête sur ses absences et congés.

> « 29 mai 1895 : il se présente au concours d'attaché non rétribué à la bibliothèque Mazarine. Reçu troisième sur trois, il commence à travailler en juin. En juillet, détaché au service du Dépôt légal, au ministère de l'Instruction publique, il obtient un premier congé de deux mois. […] 1899 : 9 février : il obtient un quatrième congé d'un an pour son poste de bibliothécaire. 1900 : il est mis en demeure de revenir à son poste du Dépôt légal. 1er mars : il est considéré comme démissionnaire. Ses collègues apprécient sa gentillesse mais peu son efficacité. Quand il n'est pas malade ni en vacances, il fait de courtes apparitions pour consulter quelques précieuses reliures. La poussière l'indisposant, il se munit d'un pulvérisateur à l'eucalyptus[7]. »

Pour mémoire, il a de prestigieux prédécesseurs : Sainte-Beuve, cinquante ans avant lui, dans la même bibliothèque, Leconte de Lisle et Anatole France à la bibliothèque du Sénat quelques années auparavant. Nous reparlerons d'eux. Même mal payé, le métier est prestigieux. Michel Bernard a dressé une liste des écrivains bibliothécaires accessible en ligne dans sa Banque de Données d'Histoire Littéraire (http://michel.bernard.online.fr/bdhl/bdhl.php [mars 2007]).

Nom	Prénom	Année de naissance	Année de décès	Catégorie professionnelle	Profession
BATAILLE	Georges	1897	1962	Bibliothécaire	Bibliothécaire

[7] Dominique FRÉMY et Philippe MICHEL-THIRIET, « Quid de Marcel Proust », in Marcel Proust, *À la recherche du temps perdu*, t. 1, Paris, Robert Laffont, « Bouquins », 1987.

BENOIT	Pierre	1886	1962	Bibliothécaire	Bibliothécaire
BOUILHET	Louis-Hyacinte	1821	1869	Bibliothécaire	Directeur de la bibliothèque de Rouen
BRETON	André	1896	1966	Bibliothécaire	Bibliothécaire
BUDÉ	Guillaume	1467	1540	Bibliothécaire	
CAYROL	Jean	1911		Bibliothécaire	Bibliothécaire
COPPÉE	François	1842	1908	Bibliothécaire	
DE BORNIER	Henri vicomte	1825	1901	Bibliothécaire	Conservateur puis administrateur de l'Arsenal
DE BORNIER	Henri vicomte	1825	1901	Bibliothécaire	Sous-bibliothécaire à Sainte-Geneviève
DIDEROT	Denis	1713	1784	Bibliothécaire	Bibliothécaire
FEUILLET	Octave	1821	1890	Bibliothécaire	
GALLAND	Antoine	1646	1715	Bibliothécaire	Bibliothécaire
GOURMONT	Remy de	1858	1915	Bibliothécaire	Bibliothécaire
GRANDBOIS	Alain	1900	1975	Bibliothécaire	Bibliothécaire
HELLENS	Franz	1881	1972	Bibliothécaire	Bibliothécaire au Parlement
HÉRÉDIA	José Maria de	1842	1905	Bibliothécaire	
MARESCHAL	Antoine-André	160*	1648	Bibliothécaire	Bibliothécaire
MICHELET	Jules	1798	1874	Bibliothécaire	Chef de la section historique des Archives royales
MUSSET	Alfred de	1810	1857	Bibliothécaire	Bibliothécaire du ministère de l'Intérieur
MUSSET	Alfred de	1810	1857	Bibliothécaire	Bibliothécaire du ministère de l'Instruction publique
NAUDÉ	Gabriel	1600	1653	Bibliothécaire	Bibliothécaire
NODIER	Charles	1780	1844	Bibliothécaire	
PALISSOT DE	Charles	1730	1814	Bibliothécaire	Conservateur de la

MONTENOY					bibliothèque Mazarine
PÉREC	Georges	1936	1982	Bibliothécaire	
PORTO-RICHE	Georges de	1849	1930	Bibliothécaire	
SAINTE-BEUVE	Charles Augustin	1804	1869	Bibliothécaire	Conservateur à la bibliothèque Mazarine
SANDEAU	Jules	1811	1883	Bibliothécaire	Bibliothécaire
SOREL	Charles	1599	1674	Bibliothécaire	Bibliothécaire

Tableau auquel il convient d’ajouter les noms d’Hector Berlioz (bibliothèque du Conservatoire) et de Théophile Gautier, bibliothécaire de la princesse Mathilde.

Autre figure particulièrement prestigieuse et bien connue, celle de Charles Nodier, explicitement admiré par Balzac, qui lui dédie *La Rabouilleuse* : « À Monsieur Charles Nodier, Membre de l’Académie française, bibliothécaire à l’Arsenal ».

Le groupe formé par les fondateurs de la revue *La Muse française*, qui fut, de 1823 à 1824, le principal organe du romantisme naissant, est souvent considéré comme le premier cénacle romantique. Mais l’histoire littéraire retiendra principalement le salon de l’Arsenal (1824-1827), tenu par Charles Nodier, et surtout celui de Victor Hugo (1827-1830), encore appelé « le Cénacle » et immortalisé par Sainte-Beuve dans *Vie, Poésies et Pensées de Joseph Delorme*.

En 1824, lorsque *La Muse française* cessa d’être publiée, ses membres fondateurs (Alexandre Soumet, Alexandre Guiraud, Émile Deschamps, Victor Hugo, Alfred de Vigny) commencèrent à se rassembler régulièrement chez Charles Nodier, qui venait d’être nommé bibliothécaire à l’Arsenal. Les « soirées de l’Arsenal » devinrent alors une institution. Elles se déroulaient le dimanche et accueillirent, outre les fidèles de *La Muse française*, de nombreux écrivains romantiques (Alphonse de Lamartine, Alexandre Dumas, Honoré de Balzac, Alfred de Musset, Prosper Mérimée, Charles Augustin Sainte-Beuve, Marceline Desbordes-Valmore...) ainsi que des artistes (David d’Angers, Eugène Delacroix, Louis Boulanger...). À partir de 1827, ces réunions se poursuivirent chez Victor Hugo, rue Notre-Dame-des-Champs.

Au XIXe et XXe siècles : une approche plus fonctionnelle, mais une image qui reste négative

Petit à petit, une prise de conscience se dessine : le métier de bibliothécaire existe, il a des contours et ne se confond plus avec la simple connaissance (ou méconnaissance) des contenus. Cependant son image reste négative et constitue une contre-image qui offense la profession : le savoir est une forme de pouvoir. Son gardien veut le garder pour lui, soit par paresse, soit par jalousie. Ce personnage falot peut devenir contrariant, voire occulte et malfaisant.

Charles Monselet, dans *Le Plaisir et l'amour* (anthologie, *Le Figaro,* 1858-1859), décrit une salle de lecture et ses employés phares, MM. Combette, Chéron et Vintre :

> « M. Paul Chéron, l'employé du milieu de la salle, n'est occupé qu'à se dissimuler le plus possible aux yeux du public. Pour cela, il s'entoure d'une citadelle de livres, qui ne laissent voir qu'une tête jaune. […] Son vœu serait de passer pour un lecteur ordinaire, pour le premier venu. Lorsqu'on l'interroge, il ne répond pas. Insiste-t-on, il gémit, il lève les yeux au ciel, il frappe du pied. Gardez-vous de lui demander aucun renseignement ! […] M. Vintre n'a que deux manies : la première, c'est de vous dissuader de prendre l'ouvrage que vous lui demandez ; la seconde, c'est, lorsque la première n'a pas réussi, de vous envoyer vous-même chercher votre livre, sous l'escorte d'un *frotteur*. »

Dans *Le Nom de la rose*[8] d'Umberto Eco, une enquête policière est menée par un moine franciscain, à la suite d'un meurtre dans une abbaye du Nord de l'Italie. Le bibliothécaire est le coupable. Il interdit l'accès au savoir et finira par manger le livre qu'il veut interdire, avant de mettre le feu à la bibliothèque et à l'abbaye.

Autre exemple, extrait de *Si par une nuit d'hiver un voyageur*[9] d'Italo Calvino :

> « Tu remplis une première fiche et la remets ; on te signale qu'il doit y avoir une erreur de numérotation dans le catalogue, car on ne trouve pas le livre ; au reste, on fera des recherches. Tu en demandes aussitôt un autre : on te répond qu'il est en lecture, mais on ne peut retrouver qui l'a demandé ni quand. Le troisième que tu demandes est à la reliure. Il en reviendra dans un mois. Le quatrième est conservé dans une aile de la bibliothèque présentement fermée pour travaux. »

Une fois de plus, on retrouve l'idée d'un métier transparent : pas de bibliothécaire dans *Les Ailes du désir* de Wim Wanders (1987), tout à la gloire de la bibliothèque (à moins d'interpréter

[8] Umberto ECO, *Le Nom de la rose*, Milan, Fabbri-Bompiani, 1980; Paris, Grasset, 1985.
[9] Italo CALVINO, *Si par une nuit d'hiver un voyageur*, Turin, 1979 ; Paris, Éditions du Seuil, 1981.

l'ange lui-même, qui consigne l'histoire humaine, comme figure emblématique du bibliothécaire). De la même manière, mais dans une intention qui n'est pas celle de la louange, on trouve le « on » impersonnel d'Italo Calvino ; pas de bibliothécaire non plus dans le combat impitoyable et sans répit que mène la Bibliothèque contre le lecteur dans *La Belle Hortense* de Jacques Roubaud[10]. Là où Calvino ne dépassait pas le registre réaliste, Roubaud atteint le fantastique en décrivant les stratégies de la Bibliothèque, entité globale douée de vie et de volonté, pour ne pas communiquer le livre demandé par le lecteur.

> « La première stratégie donc était la stratégie de l'erreur, dont une variante était l'envoi du bon ouvrage à un autre lecteur. On voyait ainsi dans l'allée centrale de la salle de lecture des chercheurs fébriles essayant d'échanger, en des échanges souvent triangulaires, un ouvrage sur la cuisine pygmée contre l'édition originale des *Prolegomena rythmorum* du père Risolnus. Mais il y avait un échelon supérieur dans la dissuasion : c'était l'emploi d'une arme particulièrement redoutable, la panoplie des réponses dilatoires que les magasins envoyaient au lecteur par l'intermédiaire de son propre bulletin de demande ; ces réponses pouvaient prolonger la lutte pendant plusieurs journées. […] Il n'y avait rien pour vous ; une demi-heure supplémenaire passait. Vous receviez alors votre bulletin de commande généralement chiffonné, portant l'indication « manque en place ». Le lendemain vous redemandiez l'ouvrage ; la réponse était cette fois : « cote à revoir ». Le troisième jour, c'était : « à la reliure » et enfin le quatrième, par un raffinement de cruauté dont on appréciera toute la saveur : « communiqué à vous-même le… » et suivait alors la date de votre première demande. [...] Les bibliothécaires essayaient de vous consoler et vous lisiez dans leur regard apitoyé le jugement sans appel : le malheureux, *elle* a encore frappé ! »

Enfin, les bibliographies sur le sujet sont pleines des errements fantasmatiques d'une vision sans avenir (bibliothécaire détective, espion ; la jeune et jolie femme bibliothécaire qui s'ennuie dans son métier ou qui se met à ressembler à ses livres poussiéreux). On est en face d'une accumulation de poncifs qui se veulent comiques ou attractifs mais qui sont finalement désolants pour l'image de la profession.

---

[10] Jacques ROUBAUD, *La Belle Hortense*, Paris, Seghers, 1990. Voir le chapitre 10 intitulé « La Bibliothèque ».

Les hommes livres

Une incompatibilité apparente entre deux métiers, écrivain et bibliothécaire

Contrairement aux apparences et à ce que l'on pourrait parfois espérer, il semble impossible dans les temples du livre de mener de front deux carrières, celle de bibliothécaire et celle d'écrivain.

On le voit à travers le combat de deux écrivains bibliothécaires : Leconte de Lisle et Anatole France. Nous renvoyons le lecteur aux archives en ligne du Sénat[11].

Le chef de file de l'école parnassienne est nommé en 1871 bibliothécaire du Palais du Luxembourg, poste qu'il occupera jusqu'à sa mort en 1894. Le site précise la hauteur de son traitement de bibliothécaire, de 2700 francs en 1876 à 4200 francs à partir de 1882 et jusqu'à sa mort.

Témoignage d'un huissier du Sénat :

> « Leconte de Lisle fut un fonctionnaire et, comme on dit aujourd'hui, un budgétivore. Certes, ses appointements ne compromirent jamais l'équilibre de nos finances : il n'émargeait pas grassement, mais tout de même il émargeait. L'État lui servit longtemps quelques milliers de francs, en échange de services déterminés par la Questure du Sénat. Il était chargé de veiller à la bibliothèque sénatoriale et de faciliter les lectures de nos pères conscrits. Or, Leconte de Lisle comprenait à sa façon ses devoirs officiels. Les rayons de sa gloire ne s'accordèrent jamais avec les rayons de sa bibliothèque.
>
> On ne se souvient pas d'avoir vu au Luxembourg M. Leconte de Lisle consulter le catalogue ou toucher à un bouquin. Il était tout le temps dans les étoiles et malheur à qui s'avisait de le faire descendre de si haut. Son monocle foudroyait l'importun et, comme le sourcil de Jupiter, ses cheveux secoués faisaient trembler à la ronde. L'homme qui passa sa vie à tutoyer Zeus et ses collègues de l'Olympe ne permit jamais qu'on l'abordât pour lui demander un renseignement.
>
> On raconte qu'un sénateur nouvellement débarqué de sa lointaine province paya d'un affront une maladroite indiscrétion. Il avait osé demander au bibliothécaire du Sénat une indication sur quelque livre. Oh ! le geste qui l'accueillit fut souverainement beau. Leconte de Lisle se colla dans l'orbite son œil de verre, lentement toisa des pieds à la tête et de la tête aux pieds l'audacieux intrus, fixa un moment sur lui sa prunelle indignée ; puis, levant le bras, sans mot dire mais avec une allure d'empereur, il montra

[11] Archives en ligne du Sénat : http://www.senat.fr/evenement/archives/vie.html **[mars 2007].**

du doigt au fond de la salle un employé galonné, qui accourut. Et le poète peu à peu reprit sa sérénité un instant troublée[12]. »

« Leconte de Lisle s'était installé dans la grande bibliothèque où se trouve la coupole peinte par Delacroix. Dans l'encoignure formée à gauche par la première grande fenêtre qui donne sur le jardin du Luxembourg. Là, assis à un petit bureau de bois noirci, il n'avait, sur le rayon qui le surmontait, que les études bibliques de Ledrain, le Bhâgavata, le Râmâyana et quelques livres de Louis Ménard. Il arrivait, tous les jours vers une heure, fumait une ou deux cigarettes, rédigeait quelques lettres ou transcrivait des vers, d'une écriture lente et superbe. Il aimait surtout à causer, mais ne souffrait pas qu'un importun le troublât dans ses causeries ou dans sa quiétude[13]. »

« De 1870 à 1876 la Bibliothèque du Luxembourg fut publique. Pour y accéder on doit passer par une porte ouvrant sur un couloir circulaire où donnent cinq ou six autres portes. Leconte de Lisle fit coller des flèches en papier avec l'indication “Bibliothèque”, tout autour de ce couloir. En sorte que les malheureux lecteurs qui se guidaient sur ces flèches fallacieuses, tournaient perpétuellement dans la demi-obscurité du couloir sans jamais rencontrer l'entrée cherchée que rien ne distinguait des autres. Et ils partaient découragés, sans nul désir de renouveler l'expérience[14]. »

Le malheureux Anatole France pâtira de cette proximité avec ce Jupiter dédaigneux des tâches subalternes. Le 1er juillet 1876, Anatole France était nommé « commis-surveillant » à la bibliothèque du Sénat, où il rédigea le catalogue méthodique, publié en 1882. Lui qui, petit-fils de libraire, savait rédiger un catalogue et exerçait vraiment son métier, découvrira bientôt qu'il est honteusement exploité et démissionnera en 1890 pour trouver lui aussi le temps d'écrire[15].

Claude-Louis dans « Les poètes assis » fait un portrait d'Anatole France bibliothécaire :

« L'immense érudition de France, son amour des livres, la douceur de son commerce en eussent fait un bibliothécaire idéal, si le milieu s'y fût prêté. Mais il s'aperçut immédiatement que ses collègues entendaient rejeter sur lui toute la besogne effective et le traiter avec condescendance car sa naissante réputation ne leur semblait pas balancer leur renommée. France, conscient de son mérite, voulait bien travailler s'ils travaillaient ; mais il voulait, avec plus d'énergie encore, ne pas travailler s'ils se reposaient sur leurs lauriers. Cette prétention à une sinécure parut exorbitante aux sinécuristes ; ils l'admirent d'abord plutôt que de renoncer à leurs propres loisirs. […]

[12] Extrait d'un article paru dans *Le Figaro* du 10 juillet 1898.
[13] Article de Henri Welschinger paru dans *Le Journal des Débats* du 16 août 1910.
[14] Claude-Louis dans « Les Poètes assis ».
[15] Voir les archives en ligne du Sénat : http://www.senat.fr/evenement/archives/anatolef.html [mars 2007].

> Anatole France aurait pu jouir des avantages qu'il s'était assurés d'emblée si la littérature n'était encore venue tout gâter. Rédigeant au *Temps* une série de chroniques sur les poètes contemporains, il eut l'inconvenance de n'y point admirer, sans réserve, les œuvres de Lacaussade et l'audace de n'y insérer qu'une poésie alors que Lacaussade exigeait qu'il en insérât au moins trois. Il n'en fallut pas davantage pour brouiller les deux amis. Puis vint le tour de Charles-Edmond qui se fâcha pour des motifs à peu près analogues. […]
> Anatole France reçut l'ordre formel de griffonner cinq cents fiches par mois (dix-sept par jour !). Il préféra démissionner et il n'eut pas lieu de s'en repentir. Cependant il ne put jamais oublier l'indifférence sereine que Leconte de Lisle lui avait témoignée au cours de cette crise. Il s'en vengea en égratignant quelque peu le poète "pasteur d'éléphants". Celui-ci était chatouilleux ; il répliqua durement. Des témoins furent échangés, ne purent s'entendre et ce duel avorté fut baptisé par la presse malicieuse "le duel aux coupe-papier". »

De la même façon, le temps perdu par Marcel Proust en ce qui concerne l'exercice de son métier de bibliothécaire (1895-1900) est un temps fertile pour son œuvre (*Les Plaisirs et les Jours*, 1896).

Malgré tout quelques écrivains bibliothécaires se lancent dans une approche moins négative du métier : on est en face d'une vision plus subtile, une vision venue de l'intérieur, dans laquelle il est enfin possible de se reconnaître et de retrouver les vraies questions posées par la profession. Être bibliothécaire, c'est être fasciné par la totalité, c'est comme l'historien entretenir un certain rapport avec la mémoire. Mais à la différence de l'historien qui recompose et allège cette mémoire à travers ses prismes de lecture, le bibliothécaire recherche le « mode d'emploi » (pour reprendre l'expression de Perec) pour la prendre en charge et la communiquer de façon immédiate et pratique dans sa totalité, dans sa lourdeur matérielle.

Le bibliothécaire : homme du catalogue ou homme du contenu ?

Anatole France, *La Chemise*[16]

> « Après les avoir fait asseoir, le bibliothécaire montra d'un geste aux visiteurs la multitude de livres rangés sur les quatre murs, depuis le plancher jusqu'à la corniche :

[16] Anatole FRANCE, « La Chemise », in *Les Sept Femmes de Barbe-Bleue et autres contes merveilleux*, Paris, Calmann-Lévy, 1909.

– Vous n'entendez pas ? Vous n'entendez pas le vacarme qu'ils font ? J'en ai les oreilles rompues. Ils parlent tous à la fois et dans toutes les langues. Ils disputent de tout ; Dieu, la nature, l'homme, le temps, le nombre et l'espace, le connaissable et l'inconnaissable, le bien, le mal, ils examinent tout, contestent tout, affirment tout, nient tout. […] Messieurs, d'ouïr ce tapage universel, je deviendrai fou comme le devinrent tous ceux qui vécurent avant moi dans cette salle aux voix sans nombre, à moins d'y entrer naturellement idiot, comme mon vénéré collègue, Monsieur Froidefond, que vous voyez assis en face de moi cataloguant avec une paisible ardeur. Il est né simple et simple il est resté. Il était tout uni et n'est point devenu divers. […] Monsieur Froidefond a l'esprit simple et l'âme pure. Il vit catalogalement. De tous les volumes qui garnissent ces murailles il connaît le titre et le format, possédant ainsi la seule science exacte qu'on puisse acquérir dans une bibliothèque, et, pour n'avoir jamais pénétré au dedans d'un livre, il s'est gardé de la molle incertitude, de l'erreur aux cent bouches, du doute affreux, de l'inquiétude horrible. […] Il est tranquille et pacifique, il est heureux. »

Les fascinations du catalogue : Robert Musil, *L'Homme sans qualités*[17].

Robert Musil a été bibliothécaire de décembre 1910 à février 1914 à la bibliothèque de l'Université technique de Vienne. Il nous donne à lire une conversation entre un général et un bibliothécaire dans la salle des catalogues de la Bibliothèque Impériale :

« Le secret de tout bon bibliothécaire est de ne jamais lire, de toute la littérature qui lui est confiée, que les titres et la table des matières. "Celui qui met le nez dans le contenu est perdu pour la bibliothèque !" m'apprit-il. "Jamais il ne pourra avoir une vue d'ensemble !"

Le souffle coupé, je lui demande : "Ainsi, vous ne lisez jamais un seul de ces livres ?

– Jamais, à l'exception des catalogues.

– Mais vous êtes bien docteur, n'est-ce pas ?

– Je pense bien. Et même privat docent de l'Université pour le bibliothécariat. La science bibliothécaire est une science en soi, m'expliqua-t-il. Combien croyez-vous qu'il existe de systèmes, mon Général, pour ranger et conserver les livres, classer les titres, corriger les fautes d'impression etc. ? »

Proust et l'indicateur des chemins de fer

« Et bien que mon exaltation eût pour motif un désir de jouissance artistique, les guides l'entretenaient encore plus que les livres d'esthétique, et, plus que les guides, l'indicateur des chemins de fer[18]. »

[17] Robert MUSIL, *L'Homme sans qualités*, trad. Philippe Jacottet, Paris, Éditions du Seuil, 1979.
[18] Marcel PROUST, *Du Côté de chez Swann, À la recherche du temps perdu,* t. 2, *ouvr. cit..*, p. 323.

Connaître le contenu : François Truffaut, *Fahrenheit 451*, 1966

Le film, adapté du roman de Ray Bradbury, nous montre un État totalitaire qui interdit la lecture et brûle les bibliothèques, et dans lequel les hommes-livres sont des résistants. Chacun apprend par cœur un livre pour pouvoir le réciter aux autres au cours de réunions clandestines qui se tiennent dans une forêt.

Le catalogue enfin lisible : Georges Perec, *La Vie mode d'emploi*[19]. Le livre est une métaphore du catalogue.

Georges Perec a été documentaliste dans une unité du CNRS de 1962 à 1979. Nous renvoyons le lecteur à *La Vie mode d'emploi*, en particulier au chapitre LII, « Plassaert, 2 », qui comporte une description minutieuse des travaux d'un sous-bibliothécaire adjoint à temps partiel, SB2ATP, affecté à un fonds documentaire de la bibliothèque de l'Opéra ; au chapitre XCI, « Caves, 5 », qui présente le personnage de Marcelin Echard, ancien chef magasinier à la Bibliothèque centrale du 18e arrondissement ; et surtout aux annexes de l'ouvrage dont un index qui est lui-même un catalogue de bibliothèque.

La punition du bibliothécaire : un monde sans catalogue

SOS Fantômes d'Ivan Reitman (1984), préfiguration de l'Internet ? Dans ce film dont l'action se déroule en partie dans la bibliothèque publique de New York, un superbe travelling arrière montre la fuite épouvantée d'une bibliothécaire poursuivie par un phénomène paranormal qui constitue la catastrophe absolue dans la profession : les tiroirs des fichiers s'ouvrent tout seuls et toutes les fiches s'envolent pour se disperser en désordre dans les travées. La perte de repères étant de toute évidence intolérable, nous nous acharnons à remettre de l'ordre dans l'Internet et les bibliothécaires épouvantés se changent en détectives avertis (*Indiana Jones et la dernière croisade*, 1989).

Conclusion

Voici le portrait peu flatteur du bibliothécaire tel qu'il apparaît à travers ces textes : défavorisé physiquement et socialement, en retrait devant la vraie vie, ennemi du lecteur qu'il a le devoir de servir, amoureux de références plutôt que de livres, refusant jusqu'à la folie de partager le

[19] Georges PEREC, *La Vie mode d'emploi*, Paris, Hachette P.O.L., 1978 ; *Penser*, *classer*, Paris, Hachette, coll. « Textes du XXe siècle », 1985. Voir http://membres.lycos.fr/mjannot/froggy/mode.htm [mars 2007].

savoir qu'il a en dépôt, au mieux transparent et falot, au pire inquiétant voire dangereux, « au demeurant le meilleur fils du monde » !

À côté de cette caricature que nous avons le droit de récuser au nom de la profession, une image plus intéressante se dessine, celle d'un être fasciné par les collections dont il est le gardien et qui mesure pleinement les enjeux de leur conservation et de leur communication : professionnel de la mémoire et de la totalité, le bibliothécaire fait corps avec ses livres, au point de devenir lui-même un homme-livre, intériorisant leurs contenus jusqu'à la manducation, ou au contraire construisant et organisant leurs seules références jusqu'à entrer en catalogue comme on entre en religion, de toute façon définitivement contaminé par le vertige qui saisit communément le profane entrant dans les magasins d'une bibliothèque. S'il veut rester écrivain, motivation qui préside apparemment au choix de ce métier, le bibliothécaire devra prendre du champ et se mettre à l'abri de la production des autres, comme le firent Leconte de Lisle ou Proust. Sinon, il se transformera insensiblement mais sûrement en rédacteur de catalogues, trouvant plus d'ivresse et de jouissance à fournir la vision de la totalité plutôt qu'à s'attarder à en inspecter le détail. Un Perec réussit par un tour de force soigneusement déguisé en cahier des charges[20] – démarche bibliothéconomique s'il en est – à cumuler les deux aspects, rédigeant une œuvre qui est aussi un catalogue et une bibliothèque.

Avec l'irruption du numérique, qui a fait voler les vieilles fiches cartonnées sous son vent révolutionnaire, nous attendons impatiemment une nouvelle représentation romanesque du bibliothécaire, médiateur du savoir, sauveur de la mémoire, thérapeute de l'information, Sherlock Holmes de la recherche documentaire et mettant tous ses talents au service du lecteur. N'est-ce pas à nous d'écrire et de construire le personnage, ou (si nos fonctions quotidiennes nous absorbent trop – comme c'est personnellement et collectivement le cas) d'en donner par la qualité de notre service une image claire et cohérente aux écrivains et cinéastes qui hantent encore nos bibliothèques et leurs réseaux ?

Pour achever notre propos tout en l'élevant, relisons la définition qu'a donnée Paul Claudel dans la première des *Cinq Grandes Odes*[21] de Mnémosyne, la gardienne des temples de la mémoire, celle qui pourrait bien finalement être la Muse de la profession, personnage de silence et de recueillement :

> « Mnémosyne, qui ne parle jamais !

[20] *Ibid*.
[21] Paul CLAUDEL, *Cinq Grandes Odes*, suivies de *Processionnal pour saluer le siècle nouveau*, édition critique Marius-François Guyard, Paris, Imprimerie nationale, coll. « Lettres françaises », 1990.

Elle écoute, elle considère.
Elle ressent, (étant le sens intérieur de l'esprit)
Pure, simple, inviolable ! Elle se souvient !
Elle est l'heure intérieure ; le trésor jaillissant et la source emmagasinée ;
La jointure à ce qui n'est point temps du temps exprimé par le langage.
Elle ne parlera pas ; elle est occupée à ne point parler. Elle coïncide.
Elle possède, elle se souvient. »

Cette offre silencieuse d'une totalité toujours renouvelée constitue peut-être la plus belle définition littéraire de notre métier.